

## Marcher le chemin - Vendredi 4 avril 2008

Hier midi, rendez-vous à La défense pour déjeuner avec deux amis ingénieurs en informatique. Nous nous retrouvons après plusieurs mois et parlons donc de ce que nous avons fait ces derniers temps et de ce qui se profile comme perspectives à court terme.

Nous parlons de nos métiers, et des similitudes entre un manager en entreprise et un metteur en scène, du rapport que chacun entretient avec le pouvoir, la position de pouvoir dans laquelle on se retrouve nécessairement dès qu'on endosse certaines responsabilités à l'égard d'un projet, et j'explique combien il me paraît important que le metteur en scène soit très au clair avec le rapport personnel qu'il a au pouvoir pour la bonne raison qu'il s'agit de faire bon usage de ce pouvoir, qu'il s'agit de la réalisation d'un projet collectif plus grand que soi, plus grand que l'ego personnel du metteur en scène, plus noble, plus haut aussi, et surtout parce qu'il s'agit de travailler sur l'humain, au cœur de l'humain, puisque le comédien se met à nu devant le metteur en scène et qu'il faut donc être très précautionneux avec cela.

Parce que le comédien sur scène travaille sur ses failles, sur un matériau personnel et intime, et que l'œil du metteur en scène voit précisément tout cela et peut alors, si son rapport au pouvoir n'est pas sain, utiliser tout ce qu'il voit à des fins personnelles - et donc mesquines au regard de l'endroit où tout art vise - qui peuvent être blessantes et néfastes pour le comédien lui-même, qui pourtant, en confiance, remettait son instrument (son âme, en quelque sorte - il faudrait définir ce qu'on entend par âme... en tout cas, le siège des émotions et des sensations, l'endroit où ça se passe dans le comédien) entre les mains de ce metteur en scène dont il supposait une forme de cohérence artistique (entre les propos et les actes) et une certaine valeur humaine, des principes, une droiture.

J'en viens alors à parler de la beauté profonde de la quête artistique, du sens sur lequel le comédien, me semble-t-il, doit s'interroger d'être un porte-parole, quelqu'un qui se distingue des autres parce qu'il décide (comme le politique - et le théâtre, dans sa vocation première était religieux et politique) de venir sur une scène pour prendre la parole; à ceci près que cette parole n'est pas la sienne mais celle d'un poète, un poète qui construit à travers ses œuvres une vision du monde cohérente et profonde.

Je parle du nécessaire rapport personnel et individuel que le comédien doit donc avoir avec la pensée du poète, qu'il doit développer, sur laquelle il doit s'interroger pour savoir où il se situe, lui, par rapport à cette pensée (est-il d'accord ? Y avait-il réfléchi avant ? Dans ces mêmes termes ? La pensée du poète est-elle surprenante pour lui ? Est-elle paradoxale ? etc...) afin de s'approprier cette pensée, d'en épouser les contours sinon la profondeur toute entière, de prendre de la distance avec elle aussi, bref d'avoir un lien intime et concret, vivant, renouvelé chaque fois. J'explique combien un texte est une énigme pour un metteur en scène et pour un comédien, que c'est le comédien qui trouve la solution de l'énigme, organiquement, par l'expérience du plateau, que le metteur en scène n'est que le témoin de tout cela, l'éclaireur en quelque sorte qui montre ensuite, dans les ténèbres de la sortie de scène, le chemin qu'a emprunté le comédien par intuition et qu'il faudra retrouver par le travail.

Sur scène, le comédien est donc en parcours, en suspension entre deux extrémités, résolvant par l'action scénique une question que lui pose chaque fois l'auteur et qu'il doit chaque fois résoudre. Le comédien est déplacé par le poète, et c'est ce déplacement même que le spectateur perçoit, c'est ce même déplacement que le spectateur doit à son tour subir et résoudre, avec l'aide du comédien, porte-parole et guide, nécessairement guide puisqu'il aura déjà pris le chemin au cours des répétitions, suivi le chemin, qu'il en aura arpenté chaque centimètre intérieur, qu'il aura essayé tous les chemins de traverse, les raccourcis qui mènent, en réalité, à des culs de sac. Le comédien ouvre la voie. Et chaque soir, reprend son parcours.

Bref, je parle et je m'enflamme... Jusqu'à ce qu'un de mes amis me dise : " mais quand même, tous les acteurs n'ont pas tous autant réfléchi avant de jouer ! "

Je reste interdit quelques secondes et je réponds que Matisse, Van Gogh, Picasso se sont

forcément interrogés sur leur art, pour avancer, parce qu'il fallait avancer, parce que la toile était une énigme à résoudre comme le texte pour l'acteur, qu'il fallait la résoudre et comprendre ce qu'était cette résolution, ce qu'elle résolvait pour soi, et que l'acteur ne devrait pas être en dessous de cela, que son art le traverse d'autant plus qu'il est exprimé à travers son corps, sa voix, sa sueur, sa chaleur, à travers tout lui, et que cette interrogation et cette traversée du doute et de la remise en question est ce qui fait toute la différence entre un Picasso et un dessinateur de la Place du tertre à Montmartre. L'acteur sera ainsi un artiste créateur ou un artisan. Quelqu'un qui cherche à résoudre une des énigmes du monde, à apporter sa réponse, sa contribution temporaire et éphémère (s'inscrivant ainsi dans la Tradition, depuis Homère jusqu'aux poètes d'aujourd'hui) ou quelqu'un qui cherche à gagner sa vie. Quelqu'un de très orgueilleux ou quelqu'un d'humble, ayant concédé au réel une part de l'espoir premier qui poussait à l'art.

Un choix de vie